

Zeitschrift: Werk, Bauen + Wohnen
Herausgeber: Bund Schweizer Architekten
Band: 89 (2002)
Heft: 12: Erkundung im Gebirge = Explorer les montagnes = Exploring the mountains

Rubrik: Français

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Français

Balz Theus (pages 9, 37–39)
Traduction française: Paul Marti

Explorer les montagnes

Un espace de vie

Pendant des années, le photographe Guido Baselgia fut captivé par les montagnes et les crevasses de l'Engadine. Il s'était fixé une mission mais ce n'est qu'avec le temps qu'il su vraiment ce qu'il était venu chercher là-haut. Il vit la neige haute de plus d'un mètre. Il vit la roche lisse. Il vit les amoncellements de déblais et les montagnes d'éboulis qui lui barraient le chemin. Il vit l'éclat froid de la pierre et entendit l'eau goutteler. De la glace volait en éclats sous ses pas. Il avançait en tâtonnant vers le but. Finalement, il mit la montagne de manière si directe en image qu'elle n'eut plus rien à cacher. C'est probablement ainsi que les anciens habitants de la vallée devaient l'avoir perçue, quand elle n'était pas majestueuse et silencieuse, mais inquiétante. Pas excitante ni terriblement belle, mais simplement terrible. Le résultat de ce travail fut publié aux éditions Hatje Cantz sous le titre «hochland» (haut plateau). A Coire, le Musée des Beaux-Arts des Grisons l'a présenté lors d'une exposition; une partie fut récemment montrée à Helsinki dans le cadre d'une manifestation de Pro Helvetia.

Les photographies, présentées ici pour la première fois, furent créées en cours de route. Elles documentent la vie que l'homme accorde à la montagne. Des rencontres, des usages, des bâtiments: observées avec acuité, représentées avec subtilité, les images laissent songeur ou provoquent de manière ironiques et amusantes. Toujours elles sont irritantes. Le matériel photographique dans le sac à dos, Guido Baselgia se déplaçait dans les montagnes de son enfance, à pied, à vélo, à ski ou avec des raquettes.

*«Oh, oh», lança Heidi toute joyeuse,
«ici on n'a jamais le cœur triste!»*

Johanna Spyri avait-elle raison? Oui et non. Au fond de la vallée, les machines pétaradaient et un fanal d'épaisse fumée nauséabonde sortait des cheminées des fabriques tandis que Johanna Spyri dotait Heidi d'un lit sous les étoiles, d'herbes des Alpes, d'air frais et d'un brave grand-père. Mon cher aïeul, quel domaine royal! Plus d'un monarque pourrait vous l'envier!

Les compagnons de Heidi sont, comme nous le savons, les hautes montagnes et les hautes falaises qui la contemplant majestueusement et silencieusement, alors que la vallée en bas est plongée dans le silence d'un songe paisible. Théoriquement, la publicité pour les sites d'altitude pourrait encore ce faire ainsi de nos jours. Les

touristes dans le massif alpin pourraient par exemple proclamer: «Sur toute la terre, il n'y a rien d'aussi bon que notre lait, grand-père.» Mais ils ne le font pas. Ils craignent que le calme qui règne dans la vallée ne soit pas propre à attirer suffisamment de clients de l'enfer au ciel, du pays d'en bas au pays d'en haut, quant au lait, n'en parlons pas. C'était différent autrefois. À peine avait-on par exemple inventé l'automobile que les habitants des Grisons lui interdirent leurs routes. En 1900, le canton proclama une interdiction générale de circuler. Celui qui ne voulait pas renoncer à son nouveau véhicule devait le faire remorquer par un cheval ou un bœuf. Il a fallu 25 ans et 10 votes populaires acharnés jusqu'à ce que le peuple grison reconnaisse son erreur et laisse l'auto rouler librement là où cela lui convenait.

«Peuple des Grisons, réveille-toi!», s'étaient écriés les adversaires. Les autos font de la poussière. Les autos font du bruit. Les autos asservissent le pays libre des Alpes. Les autos incitent aux excès de vitesse. Les autos déconcertent le bétail, effrayent les hommes et ruinent la chaussée. «Veux-tu, peuple grison, être de corvée sur tes routes pour ceux qui filent ensuite avec dédain et à toute allure dans leur véhicule?»

Mais après réflexion, le peuple grison donna plus de poids aux pressions des pionniers de l'hôtellerie qu'aux craintes des cochers et reçut sagement les autos. Les autos amènent des clients. Les clients amènent de l'argent. L'argent adoucit la vie. Aujourd'hui, le tourisme est un pilier de l'économie grisonne. Environ 13 millions d'étrangers occupent chaque année les 170 000 lits d'hôtes, ce qui signifie qu'environ la moitié de la population vit directement ou indirectement du tourisme.

Heidi s'emplit de la lumière du soleil dorée, de l'air frais, du parfum délicat des fleurs et ne désira rien de plus que de toujours rester ainsi. Aujourd'hui nous savons qu'en 1881, lorsque Johanna Spyri fit publier son livre, elle n'était pas la seule à ressentir ce désir. À cette époque, le tourisme commençait à se développer peu à peu, timidement, mais de façon continue. En été, la classe supérieure des centres urbains enfumés de la plaine venait en altitude raviver le corps et l'âme avec des cures hydrominérales et thermales. Elle venait se promener sur d'agréables sentiers et jeter, à une distance sûre, un regard craintif aux cimes blanches et, au-dessus, au ciel puissant au bleu si intense.

À cette époque, la saison d'hiver était moins prisée. En 1859, lorsque les premiers skieurs apparurent, les habitants de l'Engadine furent étonnés, ce qui ne vient pas confirmer que c'est chez eux que le tourisme d'hiver est né. Pour le prouver, les habitants de Saint-Moritz se réfèrent à une conversation menée au coin du feu de l'hôtel Kulm cinq ans plus tard, entre le pionnier de l'hôtellerie Johannes Badrutt et quatre estivants britanniques. Badrutt se laissa aller et prétendit que l'hiver était plus supportable en Engadine qu'à Londres. Cette conversation marqua la naissance de l'industrie du tourisme pour de nombreuses stations. Autrefois, les Anglais pouvaient encore rire du bout des lèvres. Mais Badrutt était malin. Il jeta un défi à ses auditeurs. À Noël, ils étaient de nouveau de-

vant la porte et restèrent jusqu'à Pâques parce que le climat était grandiose et l'hospitalité des gens de Saint-Moritz excellente. C'est ainsi qu'ils acquirent la réputation d'avoir logé les premiers touristes d'hiver.

À une époque encore reculée, la ville actuelle n'était qu'un petit village de paysans d'environ 200 habitants. Les paysans envoyaient du bétail et du bois aux Italiens et aux Tyroliens et leur achetaient en échange des céréales, du vin et du sel. En hiver, ils s'asseyaient à la nuit tombante sur la banquette du poêle avec leurs enfants, regardaient par la fenêtre, pensaient avec ardeur au printemps et perçaient des trous dans la neige de leurs regards languissants. Ce ne fut que peu de choses, mais cela suffit pour qu'un grand nombre d'habitants de l'Engadine se décide à tenter sa chance à l'étranger. C'est en tant que pâtisseries et propriétaires de commerces qu'ils firent fortune à Venise, Gênes ou ailleurs, fortune qu'ils ramenèrent dans leur vallée d'origine. Cet argent offrit des opportunités.

L'argent des pâtisseries et autres investisseurs fut placé dans des hôtels, des palaces et dans d'autres équipements touristiques qui, à partir de 1865, poussèrent comme des champignons en Haute Engadine et atteignirent finalement une densité que pas même Johannes Badrutt n'avait probablement imaginée.

L'euphorie ne connut aucune limite. Elle électrisa la société. Elle la bouleversa. Un article publié le 28 juillet 1898 dans le «Engadiner Post» illustre bien cette situation. La dépêche venait de Saint-Moritz et portait le titre suivant: «Métamorphoses courantes dans le pays» et mit en quelques lignes une destinée en lumière: «Un menuisier travailla de manière excellente et fiable cet hiver et ce printemps à l'Hôtel Suisse. Aujourd'hui, et, depuis l'ouverture de l'hôtel, le même homme se tient en frac comme un maréchal des logis dans le restaurant au décor raffiné et sert de la Pilsener.»

Pour la montagne, ce ne fut pas très différent. Elle avait été, comme nous le savons, à faire gronder le tonnerre, à lancer des éclairs, à faire descendre des avalanches et des inondations, engloutissant des hommes, inhospitalière et peuplée de fantômes. Pourtant, un jour, on tira un trait sur cette image sinistre. On créa un nouveau tableau de la montagne qui fit l'unanimité. Désormais, on apprenait dans les livres et les prospectus d'hôtel ce qu'étaient la nature libre, la montagne, un été ou un hiver.

La montagne a composé avec les regards curieux du fond de la vallée, elle a supporté en soupissant les peintres paysagistes qui la plaçaient dans la lumière du soleil, elle a laissé grimper les alpinistes, les randonneurs à ski, les amoureux de la nature, elle a supporté les assaillants de ses sommets, ceux qui se saignèrent les doigts à ses flancs et associaient en reconnaissance leur nom au sien. Ensuite, le tourisme de masse se rua sur la montagne. Et c'est là que nous nous trouvons actuellement: dans l'arène pour laquelle une troupe de publicitaires et de designers, opérant dans de quelconques immeubles administratifs, espère rassembler un public toujours plus nombreux avec des contenus toujours nouveaux et modifiés de

plus en plus souvent. Notre hiver est fabriqué à Coire, dit avec sarcasme l'écrivain grison Leo Tuor «et de manière géniale».

Suisse Tourisme recommandait: se balader sans stress. Les directeurs des stations et la horde de rédacteurs qui les entourent ne manquent pas de prodiguer des conseils avisés. Ce sont eux, les véritables poètes de la patrie. Ils ne prennent pas position, ils disent: «Quel que soit ton choix – tu ressentiras la blanche éternité de la neige.» Ils pia-notent sur leurs claviers, n'oublient pas l'air pi-quant du ciel bleu marine, ni les libellules au-des-sus des eaux calmes, ni la majesté des géants en habit d'hiver, ni que l'hôte pourrait ne s'intéresser qu'à une ultime décharge d'adrénaline, à savoir: au dernier sport branché et à l'équipement corres-pondant.

Actuellement, on nous conseille souvent d'être à l'écoute de son âme. C'est incroyable, le nombre d'endroits et de manières différentes qui permettent d'être à l'écoute de son âme: en pré-sence de sommets majestueux, c'est évident, mais aussi au bar de l'après-ski, lors d'une semaine de wellness, chez les marmottes sur l'alpage, à l'apé-ritif au soleil couchant ou dans une «metzgeta» (manger de la boucherie) en Engadine. Mais dans une Snow Party, ce n'est guère possible, parce que le cœur bat trop fort. C'est pareil lors d'un saut en parachute au-dessus des montagnes, lors d'un examen de parapente, lors des vols libres, en bal-lon ou en hélicoptère, c'est pourquoi, dans ces cas, il vaut mieux laisser l'âme là où elle se trouve.

Selon les critiques, la prolifération de ce type de sport d'aventure et de plaisir risque de détruire la montagne; le tourisme de masse tel qu'il est pra-tiqué aujourd'hui signifie la mort des Alpes. Les Suisses et les Suissesses parcourent chaque an-née douze milliards de kilomètres pour pratiquer leur sport favori. Cela représente presque 300 000 fois le tour de la Terre, mais ce n'est pas ce qu'ils veulent. Ils se satisfont des salles de gymnastique dans leur quartier, mais ils ne manquent pas pour autant une occasion de monter à l'air frais. En se mettant en mouvement, ils transforment la mon-tagne en engin de sport. Dans des coulisses inter-changeables, choisies en fonction de leur adéqua-tion, il n'est plus question d'édification et de dia-logue, mais d'assurer à tout prix à l'acteur sportif sa valorisation et sa satisfaction personnelles.

Les chercheurs disent qu'avec le réchauffe-ment climatique vraisemblablement provoqué par l'homme, le risque de glissements de terrain mas-sifs, d'inondations et d'avalanches s'accroît dans les Alpes. Il faut également s'attendre à une éléva-tion continue de la limite des chutes de neige, ce qui pourrait devenir déterminant dans la concu-rrence que se livrent les stations d'hiver. Les direc-teurs de stations prennent le problème au sérieux. Ils se procurent des installations d'enneigement ar-tificiel pour y faire face; la neige de demain ne tom-bera plus du ciel.

Le réseau routier fut développé en Haute-En-gadine lorsque le raccordement ferroviaire fut réa-lisé, le revers de la première guerre mondiale digéré, l'interdiction de circuler dans les Grisons levée et la crise économique mondiale pas encore

survenue. En été 1926, pas moins de 197 clients parvinrent avec 56 voitures au Grand Hôtel Schweizerhof à Saint-Moritz. Une plaque de bronze de 1998 rappelle cette époque. Elle fut comman-ditée par le conseil municipal de Samedan et explique pourquoi le tronçon de trois kilomètres entre Punt Muragl et Samedan passe par le terrain de golf et la raison pour laquelle il fut le premier du canton des Grisons à être doté d'un revêtement en dur: Sir Henri Detterding supportait mal, quand il jouait, qu'une voiture recouvre de poussière le terrain de golf. Le fait que Detterding était Direc-teur général de Shell nous permet de résumer la fin de l'anecdote. En effet, c'est son entreprise qui paya le revêtement en asphalte. Le tronçon s'ap-pelle encore aujourd'hui Shellstrasse et fut rénové en 1997. Sur la plaque de bronze, on peut lire: «La rénovation fut une occasion, pour la population et pour Shell (Switzerland) de se réjouir et de se rappeler que l'air propre ne va pas de soi».

Des maisons, des constructions routières, l'aéroport de Samedan et d'autres infrastructures occupent aujourd'hui le fond de la vallée. Ce ta-bleau peu réjouissant est compensé par le coup d'œil aux montagnes tout autour. Le réchauffe-ment climatique est aussi d'actualité ici. Afin d'améliorer la protection contre les crues, Same-dan aménage un nouveau lit au Flaz. La rivière est séparée de l'Inn sur une longueur de 4 kilomètres et déviée de l'autre côté de la vallée. 75 000 tonnes de rochers remplacent 70 000 tonnes de terre. Coût global: approximativement 30 millions de francs...

Le grand Saint-Moritz est une ville. Les nou-veaux poètes du terroir chantent l'atmosphère unique des grands hôtels, les commerces de luxe et les nombreuses possibilités offertes par le cirque blanc. Ils lancent: «Rideau et que la pièce nommée vie commence.» Saint-Moritz est à leurs yeux le Shopping Mall des Alpes, sa salle des fêtes, le top of the world, le haut lieu du sport.

Une étude parue récemment a confirmé que les prix sur la place immobilière de Saint-Moritz at-teignent des records au niveau national. Sur 4 600 appartements, plus de la moitié sont utilisés comme résidences secondaires par leurs proprié-taires. Le fait que ces logements soient souvent in-occupés n'est d'aucune aide pour les indigènes qui souffrent de la grave pénurie de logements au loyer accessible. Saint-Moritz s'agrandit, mais le nombre de ses habitants est en constante diminu-tion. Ils s'en vont. Dans la pièce de théâtre nom-mée vie, ils quittent la scène.

Ils n'éprouvent aucune gêne à se mettre en avant. Ils ont 500 kilomètres de sentiers pédestres et plus de 1000 bancs panoramiques, un casino avec des Italiennes et Italiens joueurs, ils ont la plus ancienne piste de bob du monde, ils furent les premiers à disposer de l'éclairage électrique, ils jouent au golf au cœur de l'hiver, ils ont créé le premier office du tourisme en Suisse, ils étaient les premiers à avoir le téléphone aux Grisons, le pre-mier tram électrique des Alpes, la première course de chevaux sur neige. Ils ont tout. Des trains de montagne, des télésièges, 350 kilomètres de pistes à enneigement assuré, 220 canons à neige

et un chirurgien esthétique. Ils disent: «Si on tient la forme avec un look branché, on trouve facile-ment des contacts.»...

Le cirque du ski arrive en février. Saint-Moritz s'y prépare. En effet, la ville dans la montagne or-ganise l'événement le plus branché de la saison d'hiver, l'événement sportif le plus cher jamais mis sur pied en Suisse. Des images brillantes vont faire le tour du globe. Des athlètes vont s'embrasser. On s'attend à 100 000 spectateurs sur place et 300 millions de téléspectateurs. Les Championnats du monde de ski se déroulent à Saint-Moritz en fé-vrier. Lorsque le terrible coup de départ est donné au sommet de la non moins terrible descente, les coureurs atteignent une vitesse de plus de 130 km/h en 6 secondes. Rapides comme l'éclair, ils présentent aux spectateurs ce que les poètes lo-caux ont encore imaginé à propos des Champion-nats du monde: «Il n'y a pas que la vitesse, mais la vitesse c'est tout.»

légèrement abrégé

English

Balz Theus (pages 9, 37–39)
English translation: Michael Robinson

Exploring the mountains

The photographer Guido Baselgia spent years un-der the spell of the mountains and crevasses of the Engadine. He knew there was something he had to do up there, but it took him time to work out what it was. He saw snow lying metres deep. He saw smooth rocks. He saw endless heaps of rubble and scree blocking his way. He saw the stone's cold glint and heard the drip of water. Ice splintered under his feet. He groped his way to-wards his goal. Finally he captured the mountains in his images with an immediacy that left them nothing to hide. This is how the early valley-dwellers might have seen them, when they were not majestic and still, but eerie, not tinglingly or terrifyingly beautiful, but simply terrifying. Hatje Cantz have published the results of this work as "hochland". The Bündner Kunstmuseum Chur presented them in an exhibition; some sections travelled briefly to Helsinki, as part of a Pro Hel-vetia event.

The photographs, which are being published here for the first time, were taken en route to the goal. They are a record of the life that man brings to the mountains. Encounters, behaviour, build-ings: sharply observed, subtly presented, thoughtful or ironic and amusing, and always dis-turbing. He moved through the mountains of his childhood on foot, on a bicycle, on skis or on snowshoes, with his photographic equipment on his back.